

## La voix qui vient

Patrick Quillier

---

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83231ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Quillier, P. (2016). La voix qui vient. *Les écrits*, (146), 41–48.

## PATRICK QUILLIER

### *La voix qui vient*

LIAO YIWU, ALIAS LAO WEI

En cage, le jour, la nuit, c'est pareil :  
 J'entends toujours les étoiles chanter,  
 J'entends toujours les criquets qui vrombissent,  
 J'entends toujours les fissures craquer,  
 Une voix, deux voix, trois voix, neuf voix, voix  
 Infinies, voix de la multitude en  
 Vagues successives, la beauté,  
 La beauté, la beauté, écoute, écoute  
 Cette personne qui n'existe pas,  
 Le seul être où frémit l'âme chinoise  
 Brûlée parmi le feu céleste avec  
 Le peuple des fourmis... Nos veines sont  
 Désormais cordes cassées de cithare,  
 Immense houle, immense foule, Chine  
 1990, immense  
 Foule qu'on ne trouve plus nulle part –  
 Vide, vide, vide. Appel très lointain.

Écoute, écoute le son de la voix  
 Assassinée, muette, des Chinois.  
 Les morts te parlent, les morts pleurent dans  
 Ton cœur. Écoute, écoute, cet appel  
 Revient fort, te saisit mortellement.

Alors, dans le courant de l'appel, coule,  
 Coule, sans but, mer, vagues infinies,  
 Mère des morts, chanson qui est passée  
 Par une infinité vive de gorges  
 Qui ne sont plus que des rafiots rouillés,  
 Pressentiments anéantis partout  
 Dans les espaces béants et bâillants  
 Qui accueillent les nombreuses décharges  
 De ce pays qu'on a détruit comme on  
 Étouffe une personne alors qu'encore  
 S'ouvrent les frais pétales du matin.

Et pourtant, même brisé, l'instrument  
 Continue de propager sa musique  
 Sculptant dans le ciel de vivants poèmes,  
 Murmurant et criant avec un timbre  
 Muet où l'on entend le bruit de mille  
 Têtes coupées tombées à terre, appel  
 Si loin, si loin, qui expulse le globe  
 Terrestre hors de l'orbite, bilboquet  
 Inutile, bilboquet désarti-  
 Culé, silence, silence, silence,  
 Silence, silence, silence, cri.

Alors, ce soir-là, de l'anus au cœur,  
 Assourdissante fureur, un fusil  
 Déchiquète une moitié de mon corps,  
 Et dans chaque plaie, mécaniquement,  
 Se glisse un fantôme avec une corde  
 Pour étrangler le vent. Et moi, j'aurai  
 L'ouïe détruite pour avoir chanté  
 Une chanson. De l'autre côté du  
 Grand mur de la prison, mon ombre, mon  
 Double, mon amputé, mon éternel

Amant n'est plus qu'une fuite nerveuse,  
Mon crâne rasé est une tumeur  
Maligne poussant au pied de ce mur  
Pendant que les larmes du paradis  
Tombent et tombent sur lui et m'aveuglent,  
Ma bouche et ma langue appellent la trêve  
En hululant et hurlant de silence,  
Ma tête dès lors n'est plus qu'une oreille  
Hantée et fouillée par les acouphènes,  
J'entends le cri des poissons, des volailles,  
Jetés dans l'huile bouillante du wok.  
C'est là l'oreille absente de Van Gogh,  
Son âme toute recroquevillée.

Ce monde est un navire, un grand navire  
Qui nous tient dans ses cales, confinés.  
L'oreille collée à la paroi nous  
Écoutons l'infini de l'eau, et la  
Vague cosmique est une flèche qui  
De part en part vient traverser mon cœur.

Lorsque l'humanité sera entrée  
Dans le mutisme sans fin de la fin,  
Tous les fuyards, tous les bannis, tous les  
Migrants, des temps les plus anciens jusqu'à  
Aujourd'hui, nous montreront, de l'envers  
De la terre, leurs pieds sanglants, alors  
Y croîtront des forêts d'orchidées rouges.  
Et sur le ciel, notre pays natal  
Puisque nous sommes des errants et des  
Déshérités, le vieux rafiote rouillé,  
Sans cale, sans escale, avancera.  
Et moi, mentalement je m'envoie du  
Courrier du fin fond de cette prison :

Posterai-je demain cette épître?  
 En cage, le jour, la nuit, c'est pareil :  
 J'entends toujours les étoiles chanter,  
 J'entends toujours les criquets qui vrombissent,  
 J'entends toujours les fissures craquer.



## LE NOM DE TO HUU

« To Huu est le nom que m'a donné  
 Un vieux lettré pour qui j'avais en moi  
 De grandes, belles, bruyantes idées.  
 To c'est *en soi* et Huu c'est *avoir*.  
 Mais je ne suis plus cet enfant, et puis  
 Porter publiquement un nom pareil  
 C'est difficile, même si j'assume  
 L'avoir gardé pour signer mes écrits.  
 Il faut dire que mon nom de naissance,  
 Nguyen Kim Thành, *Muraille d'Or*, je n'aime  
 Pas, mais pas du tout, son sens doublement  
 Minéral, son sens de trésor massif,  
 Son sens fier de bien foncier fortifié.  
 Alors je donne un nouveau sens au nom  
 To Huu : To en chinois, c'est *Beau, Blanc,*  
*Pur*. Huu, c'est *L'Ami*. Je reste ainsi  
 Par-dessus tout et avant tout *Le Pur*  
*Ami*. Peut-être est-ce d'ailleurs le nom  
 Exact, secret, profond, de tout àède?  
*Le Pur Ami*, je porte ce nom-là  
 Avec joie car c'est comme un nom commun,  
 Le nom de ceux qui chantent l'épopée.  
 Il est un autre nom que m'a donné  
 Une mère, une vieille paysanne

Du Nord-Vietnam à l'époque de ma  
 Clandestinité. Je suis arrivé chez elle  
 Avec un camarade, clandestin  
 Lui aussi. Dans la lutte clandestine  
 Il faut que chacun s'attribue un nom.  
 Elle, de demander au camarade :  
 — *Et comment tu t'appelles, toi? — Oh moi...*  
*Eh bien...* (il cherche) *Eh bien... moi, je m'appelle*  
*Hiên!* (Hiên, cela veut dire *doux*, ou *sage*).  
 — *Puisqu'il s'appelle Hiên, toi, tu dois être*  
*Lành, non?* (Lành, c'est *sain*, ou *droit*, ou *debout*).  
 Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est la mère.  
 C'est elle qui m'a donné ce nom-là.  
 Après l'évasion, on me nommait donc  
 Soit To Huu, soit Lành. On ignorait  
 Que j'écrivais. On me donnait pourtant  
 Les noms génériques de tout poète  
 Juste : *Le Pur Ami, L'Ami Debout.* »

« C'est que la poésie est dans l'oreille  
 Populaire. Voilà pourquoi je suis  
 Un travailleur de nuit. J'ai pour modèles  
 Les filles des pêcheurs, des paysans,  
 Comme ces partisans d'aujourd'hui,  
 Ngu Thuy, ou Kha, qui publient de petits  
 Poèmes très beaux qui disent leur vie,  
 Leur combat, d'une façon singulière.  
 Elles reprennent la cantillation  
 De Quang Binh, comme je l'ai fait aussi  
 Dans l'histoire de la mère Suot,  
 Et nul ne sait où est l'écho, où est  
 Le son frappé donnant le diapason.  
 Car le poème c'est la voix qui vient  
 De loin, du fond des temps, du fond des cœurs,

Qui tourbillonne et qui vrombit dans toutes  
Les fissures de toutes les murailles,  
Qu'elles soient de pierre, de bronze, d'or,  
Murailles de l'histoire où le poème  
Tourbillonne et vrombit, flot de criquets  
Dans l'esprit et l'oreille populaires.  
Quand on n'est pas avec les gens du fond  
Du cœur, tout l'art des vers, même porté  
Au plus haut d'une invention virtuose,  
Est vain, ainsi que toute tentative  
D'innovation sans la moindre raison  
Profonde, car alors l'art, l'invention  
Sont sans assise étant privés du son  
Que font les criquets de tous les esprits  
Dans les craquements de toutes les failles  
De l'histoire et du temps. Voilà pourquoi  
Je dis : je suis un travailleur de nuit.  
La prison est parfois cette nuit même.  
En prison j'ai écrit dans mon cerveau,  
Dans cette nuit qui vibre au creux du crâne.  
Puis j'ai dit le poème aux camarades  
Dont l'oreille a enregistré par cœur  
Mes vers. Ils ont été dépositaires  
De la récolte qu'ils ont pu semer,  
De la révolte que j'avais chantée.  
Car moi, parfois, j'avais tout oublié  
Dans les replis du cerveau fatigué  
Par le surcroît de nuit qui l'assaillait,  
Et même sur les murs où je gravais  
À l'épingle des vers, en tout petit,  
Sur la chaux : systématiquement on  
Venait badigeonner pour effacer  
Tout ce qu'y consignaient les prisonniers.  
On m'a donc fait passer des feuilles vertes,

De bananier, de badamier, de teck,  
D'épaisses feuilles lisses qu'à l'épingle  
Je remplissais d'un chant inextinguible.  
C'était lisible, avec une couleur  
Violette ou noire, très jolie, un bout  
De nuit transfigurée dans les ténèbres  
D'une autre nuit, celle de la prison  
Où la nuit du cerveau est un trou noir  
Au centre d'une intense galaxie.  
Les détenus qui allaient travailler  
En corvée au-dehors les apportaient,  
Vert tatoué de noir et de violet,  
À des camarades qui attendaient  
Dans une fervente sérénité.  
Ce furent là mes premiers exemplaires,  
Mes premières publications : des feuilles  
De teck, de badamier, de bananier,  
Portant les beaux stigmates d'une nuit  
Qui vrombissait, qui craquait, qui chantait.  
C'était innocent, et inoffensif,  
Et pourtant ça portait très loin le chant  
Qui faisait vivre haut le prisonnier.»



